

COMPAGNIE MYRIAM GOURFINK

LOLDANSE

- Direction
artistique

MYRIAM GOURFINK
33, rue des Panoyaux
75020 Paris
France

TEL. +33 (0)1 43 44 87 70
PORT. +33 (0)6 63 42 85 27
loldanse@free.fr
<http://www.myriam-gourfink.com/>

- Administration
et Production

SOPHIE PULICANI
8, rue Custine
75018 Paris
France

PORT. + 33 (0)6 23 35 01 00
sophiepulicani@gmail.com

- Diffusion

DAMIEN VALETTE
50, rue Jean-Pierre Timbaud
75011 Paris
France

TEL. +33 (0)1 43 38 03 33
FAX. +33 (0)1 43 38 91 83
PORT. +33 (0)6 60 40 60 14
valette.d@gmail.com

Presse – 2017 – 2018



© Delphine Micheli

Scènes

Myriam Gourfink fait l'éloge de la lenteur

Le spectacle de la chorégraphe, « Amas », au T2G de Gennevilliers, ouvre le festival Faits d'hiver.

LE MONDE | 16.01.2017 à 09h54 | Par Rosita Boisseau

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/scenes/article/2017/01/16/myriam-gourfink-fait-l-elogue-de-la-lenteur_5063240_1654999.html#d50aP3BSAJexKQqk.99



Une action : se relever. Une vitesse : lentement, très lentement. Plusieurs options : huit femmes habillées à l'identique mais toutes différentes dans les mille et une voies qu'elles vont choisir, de l'horizontalité à la verticalité. Avec la plus épatante invention dans le déroulement des possibles pour tracer le chemin entre les deux positions.

Cette stratégie chorégraphique unique en son genre signe l'univers de la tête chercheuse Myriam Gourfink depuis la création de sa compagnie en 1996. Le pied sur le frein, dans la stricte amplitude d'une progression au centimètre, elle étire un long ruban de micromouvements qui se déploie non-stop, imperturbable, sans hausser ni baisser le ton pendant une heure. Entre activité végétale au ralenti tendance pousse des plantes et vibration aquatique façon bouquet d'anémones de mer, *Amas*, sa nouvelle création, ouvre à un exercice de contemplation qui oblige le spectateur à décélérer sec et requiert son empathie.

Amas ouvre la dix-neuvième édition du festival Faits d'hiver, piloté par Christophe Martin, qui affiche onze spectacles dans neuf théâtres à Paris et en Ile-de-France jusqu'au 9 février. Une arborescence d'espaces pour un feu d'artifice de styles. De l'austérité zen de Myriam Gourfink à l'élan volubile de Thomas Lebrun pour *Les Rois de la piste* jusqu'à l'abattage mordant d'Alessandro Bernardeschi et Mauro Paccagnella dans *Happy Hour*, la variété immense de la danse contemporaine fuse tous azimuts. Avec, en ligne d'horizon de cet éclectisme, une dédicace spéciale à l'écriture du geste.

Virtuosité dans le lent

Cette déclinaison d'un flux ondulatoire continu chère à Myriam Gourfink prend appui dans les techniques respiratoires profondes du yoga, qui nourrissent sa démarche depuis ses débuts. Toutes les interprètes, souvent des complices de longue date de la chorégraphe, sont également formées au yoga et pratiquent trois heures par jour en période de création. Partenaires de ce périple hautement singulier, elles ont imaginé chacune leur danse selon les consignes, entre autres, de trajet, de direction et de hauteur données par Myriam Gourfink. Une partition contraignante et libre, d'une incroyable concentration et virtuosité dans le lent, qui se cristallise régulièrement autour de quelques poses diffractées plus graphiques, avec des appuis et des équilibres insolites.

Cette dilatation du temps ne -serait sans doute pas tout à fait -elle-même sans la présence du musicien et compositeur électro Kasper T. Toeplitz. Grondements sourds, palpitations souterraines, grésillements métalliques, les couches de sons gonflent comme une énorme soufflerie inversement proportionnelle à la délicatesse pointue de Myriam Gourfink. Pour trouver le plus long chemin d'un point à un autre dans une paradoxale économie du mouvement, la puissance tellurique de T. Toeplitz est précieuse.

<https://dansercanalhistorique.fr/?q=content/faits-d-hiver-amas-de-myriam-gourfink>

Faits d'Hiver : « Amas » de Myriam Gourfink

Faits d'Hiver a débuté avec une nouvelle création de Myriam Gourfink: Amas, ou la lente fusion de huit astres en trois tableaux.

On ne regarde pas un spectacle de Myriam Gourfink comme n'importe quel autre. On contemple, comme si on se trouvait face à un tableau de Rothko. Dans Amas, l'image minimaliste se décline uniquement en noir et blanc. Bien sûr, Gourfink ne change pas de méthode. Elle travaille l'ouverture sur le mouvement derrière le mouvement, la face cachée de la lune chorégraphique que le spectateur scrute à travers ses lunettes.

Pourquoi changerait-elle ? Sa technique et le cercle d'interprètes qui l'entourent sont si rôdés qu'au travers de son approche - il serait hâtif de l'interpréter comme un ralenti - elle peut enchaîner les créations plus vite que tout autre chorégraphe. Au début d'Amas, la contemplation se fait d'autant plus intense et épurée que les huit danseuses, couchées au sol, restent parfaitement immobiles. Elles convoquent le mouvement dans l'imaginaire du spectateur. Qu'ont-elles donc vécu pour profiter aussi harmonieusement d'un paisible rayon de soleil ? L'aventure qui les a ainsi comblées, l'ont-elles vécue collectivement ou chacune pour soi ?

Chacune dans sa bulle?

Le parti pris d'Amas est justement d'estomper la frontière entre ce qui réunit et ce qui sépare. Contrairement à ses pièces précédentes, où les corps sont imbriqués de manière remarquablement complexe, les interprètes d'Amas ne suggèrent aucune interaction directe. Chacune des danseuses a travaillé sur sa partition personnelle et occupe un espace indépendant. C'est dans son acception astronomique qu'il faut entendre le titre.

Dans leur isolement relatif, les interprètes s'appuient cependant sur leur perception des autres et de l'ensemble. Le lien entre elles ne se dément jamais. Et pourtant, Gourfink va ici loin dans l'abstraction du mouvement et des relations. L'attention du spectateur circule librement entre les chorégraphies individuelles et la partition collective portée par un travail conséquent sur le rapport au sol, la verticalité, l'élévation, l'état de conscience...

Quel rapport avec Merce?

On peut songer à Merce Cunningham et ses recherches sur un rapport paradoxal au corps et au mouvement, redéclinées à l'infini dans leurs nuances et variations. La différence est qu'avec Life Forms, Merce partait du virtuel, alors que les sources de Gourfink se trouvent dans le corps même, avec le travail sur la respiration, inspiré du yoga.

Mais comme chez Cunningham, on voit ici le corps investir des positions paradoxales et des directions a priori impossibles à concilier. Une lévitation très prolongée peut ainsi survenir quand la position du corps évoque, selon notre perception habituelle, une chute rapide. Comme chez l'Américain, cela s'accompagne chez Gourfink de

tremblements des extrémités. Car il ne s'agit pas d'étirer un mouvement dans la fluidité, mais de l'atomiser pour le remettre en question et le reconfirmer instant par instant, telles des myriades de micro-gestes chorégraphiques.

Trop de certitudes

On peut distinguer trois phases dans Amas: Le tableau immobile et couché en ouverture, puis la très lente reconquête de la bipédie, et finalement une (trop brève) exploration de la verticalité, où l'ensemble gagne en densité, les corps se déployant jusque dans les espaces des voisines, pour intensifier les échanges énergétiques. Aucune violence dans ces intrusions mutuelles mais uniquement de la complicité.

De création en création, cette unité, à l'intérieur d'une création autant qu'entre les différentes pièces créées par Gourfink et ses interprètes, construit une série à la Warhol. Par contre, ce n'est pas Amas qui s'affirmera comme l'astre le plus brillant dans la galaxie Gourfink.

On en vient ici à une autre différence avec Cunningham. Le pionnier Américain était plus enclin à remettre en question une recherche précédente, pour aborder de nouvelles incertitudes. Le travail de Gourfink repose sur la certitude, qu'elle soit chorégraphique ou musicale. Ceci dit, le fait que Kaspar T. Toeplitz adoucit ses mœurs musicales confère à Amas une dimension spirituelle. A la fin, les lumières montent progressivement, comme avec un simulateur d'aube. Et les danseuses, telles des étoiles filantes, disparaissent sans venir saluer.

Thomas Hahn

Spectacle vu au T2G de Gennevilliers, le 12 janvier 2017

MYRIAM GOURFINK, « AMAS » : FAIRE DANSE

Posted by *infernolaredaction* on 18 janvier 2017 · *Laisser un commentaire*

**Amas – Chorégraphie Myriam Gourfink – Composition Kasper T. Toeplitz – T2G
Gennevilliers – Du 12 au 19 janvier 2017**

Comment faire danse à partir de mouvements simples ? Comment redécouvrir l'origine du mouvement ? Peut-être en considérant que la danse agit en nous même lorsqu'on est immobile ? Myriam Gourfink a décidé pour cette création de faire davantage confiance au corps et à la sensibilité de ses danseuses. Accompagnées d'une musique aux tonalités sombres, les interprètes produisent un spectacle minimaliste et tellurique. L'ensemble laisse une impression de beauté froide. Un spectacle à l'engagement évident mais qui ne parvient pas à tenir toutes ses promesses.

La scénographie du spectacle est entièrement dédiée au son. Les baffles montées et disposées peuvent évoquer les pièces d'un jeu d'échec et ses tours immobiles et menaçantes. C'est l'espace de la vibration qui est ici donné à voir, espace qui accueillera et accompagnera les sensations des interprètes. La figuration concrète du sensible et du sensoriel nous amène subtilement à considérer l'émotion des corps et les vibrations sonores comme autant d'éléments bien concrets eux aussi, bien que nos sens atrophiés n'en perçoivent pas toujours toute l'importance.

C'est le retour à une certaine idée de l'essentiel, c'est l'invitation faite aux spectateurs de s'ouvrir à la disponibilité tout en soulignant l'âpreté et la difficulté d'un tel chemin.

Les interprètes, droites, vibrantes, arrivent peu à peu sur le plateau. Leurs pantalons à damier amènent un peu de blancheur dans l'espace sombre. D'elles peut-être renaîtrons des sources de lumière ? Le début du spectacle est fascinant. La lenteur des gestes et leur ouverture permettent de projeter sur les images que les interprètes produisent tous les possibles tous les contraires. Les gestes, par leur lenteur et leur densité donnent aussi à ressentir une fermeture du sens qui contient une beauté glaçante. Promesses et menaces, caresses et coups, élévation et écrasement, rondeur et lignes claires. Tout est possible, mais rien n'est souligné. Tout s'ouvre et tout se ferme en même temps. Les interprètes réussissent la prouesse d'être à la fois profondément ensemble et profondément elles-mêmes, en écoute à la fois des autres et de leur intimité.

Par la suite, cependant c'est l'âpreté qui domine. La clarté est écrasée par la tonalité sombre de l'ensemble. Peu à peu la fascination se perd, et l'on a l'impression de voir un spectacle monochrome, une sorte d'outre-noir trop beau pour être le témoignage de forces inconnues. L'attention se promène, la pensée syncope, elle fait elle-même le travail de contrepoint. Dommage, il manque au spectacle la finesse d'une chanson de Radiohead, qui si elle donne l'impression de la mélancolie n'en contient pas moins une lumière certaine, à la source de son expression.

C'est à la fin du spectacle que la fascination et le sensible reprennent leurs droits. Le son se fait plus fin, plus subtil, il glisse vers le silence. Il est présent et ouvert lui aussi.

Grésillement de radio ou stridulations d'insectes, naturel et artificiel s'allient, puis se troublent, ouvrant des espaces mentaux et sensoriels. Les corps, sans que l'on s'en soient rendu compte ont atteint une autre stature, et ils tentent de s'élever vers la lumière. La beauté menacée renaît. Tout est de nouveau possible.

Willie Boy

The Source for Media Coverage of The Arts in Miami. MAY 2017

Articles, reviews, previews and features on dance and music performances and events.

Myriam Gourfink and musician Kasper Toeplitz

WRITTEN BY: CATHERINE HOLLINGSWORTH

Upcoming this week, Tigertail presents choreographer Myriam Gourfink and musician Kasper Toeplitz. Hailing from France, the two will be present for a 3-day residency at Subtropics' South Beach venue Audiotheque. Part concert, part workshop, the event invites an immersive experience of Gourfink and Toeplitz's work.

The event opens on May 22 with a free workshop in Gourfink's unique approach to dance, "Choreographic Composition Through Yoga." Next, on May 23, join a conversation with Toeplitz in Subtropics' The Listening Club, an ongoing discussion about sound and music. And on May 24, hear "Amas," a sound piece for live electronics originally written as a companion piece to Gourfink's choreography.

Tigertail director Mary Luft is enthusiastic about bringing Gourfink's workshop to Miami, because she infuses a fresh and of-the-moment take on contemporary dance. "She is coming from a very different place, highly trained technical dancer but she has chosen to use breath and slowness and intention in her work."

Describing the duo's work together, Luft says, "the piece that I saw with his music, it's a long, long pulse that pulls you into a state and keeps you moving along on that line. And [Myriam] barely moves in her work... it's very controlled, and uses gravity and breathing throughout."

We had the opportunity to hear from Gourfink on her approach to movement, music, and creative collaboration.

What is your process of composition or creation?

When composing and writing my choreographic scores, I use abstract processes and data. I sit at my table and I write in a language that I have been developing since 2002. It's inspired by Laban cinetography, but is aimed at creating, rather than transcribing, a dance already in existence.

What I write for the choreographic composition is constantly evolving, because each piece is structured around a specific environment built on a global vision of the project. I make a collection of concepts that I consider to be connected with my aims, and from those elements I then develop a glossary and then a score.

The composition consists in decoding the information contained in the data collected, the relationships between them, and their possible articulations. It's all about listening, observing, and trying to understand what is at work inside the environment in place.

How does this translate into movement?

The dancers who read and interpret the scores use the body technique forming the basis of my work, which relies on awareness of the breath, the circulation and the distribution of the body's weight, and fluidity.

It was the work of Odile Duboc that guided me in my relationship with gravity. I experienced it in terms of a phase of vertical descent by the weight of the body beneath the earth's crust,

then a phase of listening to what travels up from the earth through the body: it's like a wave, expanding our internal spaces and propelling movement.

How does yoga enter into your work?

In order to examine the body's spaces in more detail, in 1995 I embarked on an exploration using breath. Yoga helped me to realize the difference between physical respiration and respiration sustained by a thread of breath. It is the latter that has formed the basis of my work ever since.

This approach allows you to become aware of the body as a resonating volume, the perception is not only drawn into the internal space, but also the surrounding space, the body is porous, it is suspended in the air.

A new challenge is then presented, one that consists of being aware of atmospheric pressure while dancing: experiencing that force, letting oneself become air-borne and showing the onlooker to see the means of support. And then instilling the desire to witness the encounter between each cell and each air molecule. The tiny interstices are measured by perception and this gives rise to a dance that extends, diffracts and, according to some, perhaps even slows time.

How would you describe your artistic process when working collaboratively with Kasper on sound?

Kasper will be performing "Amas." In the frame of my work, music is never an accompaniment—"Amas" is both a dance piece and a concert. Amas is a French word which means "pile" or "accumulation," and creates the verb "to amass."

First we talk about the general idea of the piece. And then, each one of us is translating the idea in his own media: music for Kasper, dance for me. [For "Amas"] we together defined the structure, talked about the (abstract) meaning of it, but of course I wrote the choreography (for 8 dancers) and Kasper did the music.

With the dance, the general idea was to reinforce the frontal aspect of the theater; the dance space is right in the middle of the stage. Kasper is playing in the first row in the audience facing the dance space. This desire to reinforce the frontal aspect of the stage is linked with the idea to make visible the use inside the choreographic score of non-classical directions and orientations.

The other idea was a dance slowly evolving (in one hour) from a dance on the floor to a dance standing up, in a 25 square meter area with 8 dancers always changing their position in this area. The aim was to create disproportions by juxtapositions and superimpositions, and to create lines and diagonals at the scale of the group that were changing hypnotically. In his own composition, Kasper says that "the structure of 'Amas' is a strange one: it comes from infinity and goes back to it."

Artist residency with dance workshop and music events; produced by Subtropics; presented by Subtropics and Tigertail Productions. Mon. through Wed., Audiotheque at ArtCenter/South Florida, 924 Lincoln Rd., Miami Beach; workshop and talk free; Wed. music concert \$10; for more info, www.tigertail.org.

LE MONDE – 29/12/17

Scènes

Théâtre, humour, opéra, danse... les spectacles qui ont marqué 2017

Les critiques du « Monde » ont sélectionné les spectacles qui les ont le plus marqués au cours des douze mois écoulés.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/scenes/article/2017/12/29/l-annee-2017-remise-en-scene_5235829_1654999.html#JGziOTGtc6JSpM6g.99

La sélection de Rosita Boisseau



- *Amas*, de Myriam Gourfink (Festival Faits d’hiver, Paris)
- *CHROMA_Don’t Be Frightened of Turning The Page*, d’Alessandro Sciarroni (Centquatre, Paris)
- *Put Your Heart Under Your Feet... and walk/à Elu*, de Steven Cohen (Montpellier Danse)
- *The Great Tamer*, de Dimitris Papaioannou (Festival d’Avignon)
- *Rule of Three*, de Jan Martens (Festival d’Automne, Paris)
- *Crowd*, de Gisèle Vienne (Festival d’Automne)

La traversée de 2017 a apporté une fois de plus la preuve qu’au-delà des formes et des styles toujours disparates, la danse contemporaine est une expérience extrême du corps. Pour le performeur comme pour le spectateur. En janvier, décélération maximale. Dans le cadre du festival Faits d’hiver, Myriam Gourfink met en scène au maximum de la lenteur *Amas*, pour huit danseuses. Sur le fil d’une seule action – se relever –, un long ruban de micromouvements s’étire pour passer de l’horizontalité à la verticalité. (...)

<http://toutelaculture.com/spectacles/danse/filiations-de-raphael-cottin-lenteur-de-myriam-gourfink-remplissent-june-events/>

TOUTE LA CULTURE.COM

LES FILIATIONS DE RAPHAËL COTTIN ET LA LENTEUR DE MYRIAM GOURFINK REMPLISSENT JUNE EVENTS

15 juin 2018 Par

Amelie Blaustein Niddam

June Events continue sa route avec ses soirées composées de programmes aux fils toujours très tendus. Hier, l'histoire de la danse a croisé l'immobilité vivante.

Le festival organisé par l'Atelier de Paris-CDCN avait choisi hier de confronter Raphaël Cottin et Myriam Gourfink pour deux pièces qu'en apparence tout oppose. Tout commence avec ***Parallèle***, la dernière création de Cottin. Il s'agit d'un pas de deux intergénérationnel où il partage le plateau avec Jean Guizerix. En 1986, ce danseur étoile de l'Opéra de Paris publie un livre qui justement se nomme *Parallèle*.

Raphaël Cottin adore raconter des histoires, comme il l'a fait avec son jeune public *C'est une légende*, présenté lors du dernier Avignon. Tout n'est ici de A comme Amour à Z comme Zéro, qu'une douce leçon de partage. En 2005, Jean a transmis un solo à Raphaël; *Oiseau Triste*, créé en 1972 au Théâtre des Champs Elysées.

Alors, les voici tous les deux, 39 ans pour l'un, 73 ans pour l'autre, dans l'intimité d'un studio de danse à la lumière tardive. En l'occurrence, le studio circulaire de Wilfride Piollet.

Danser ensemble qu'est-ce que cela veut dire ? Apprivoiser l'espace et le temps sûrement, selon le dogme juste de Merce Cunningham.

Alors, arabesques, sauts de chats, en dedans, en dehors.. La tessiture est, si on ose le mot, « classique ». Le dialogue se fait par la voix et le corps entre les deux qui s'amuse tellement de la situation. Qui apprend à qui ? On ne sait pas en fait. Il y a cette émotion de voir le corps empêché par l'âge, qui n'a pourtant rien perdu de son intensité.

Tout est symbole ici, et la musique nous fait voyager dans le temps. *L'adagio du Concerto en Sol* de Ravel a été la bande son, pour Jean, de *En Sol* de Jerome Robbins, dansé à Garnier. Ils sont chacun l'héritier de l'autre et parlent la même langue, celle des barres parallèles flexibles qui sont par définition, absentes. Dans cette méthode, l'appui ne se fait pas sur une barre mais sur l'imaginaire, dans un corps pris dans sa globalité. La nostalgie résonne fort entre deux exercices visant à améliorer la souplesse et la dextérité des poignets à l'aide de petites balles. On écoute Satie, et on se laisse porter.

Si Cottin raconte, Gourfink elle se tait, beaucoup. ***Évaporé*** se place dans lui aussi dans la filiation mais cette fois personnelle de la chorégraphe. Depuis *Bestiole* où l'on a croisé la route de la chorégraphe de la lenteur sans jamais plus la quitter, toutes les pièces allient la musique électro-acoustique et rythmique de Kasper T. Toeplitz et des interprètes.

Ici, quelque chose change. En guise de préambule à la pièce on assiste à un concert du percussionniste Didier Casamitjana, qui travaille avec Kasper T. Toeplitz depuis 1998. Nous

sommes dans le hall du théâtre de l'Aquarium, et au centre un jeu de gongs est installé. Différentes tailles pour différents sons. Lui est au centre et provoque un vrombissement tout à fait cosmique. Si on ferme les yeux, la musique entre immédiatement, elle n'est que sensation et le trouble de la perception est immédiat.

C'est donc dans un état méditatif que nous entrons en salle où nous trouvons une disposition classique pour Gourfink. Ses danseuses sont en médiation, concentrées entre les projecteurs posés au sol qui créent comme un îlot refuge. Kasper T. Toeplitz est en place, cette fois muni d'une basse électrique et Didier Casamitjana est cette fois-ci assis devant des disques en pierre.

Le mouvement n'en est pas un, chez Gourfink, tout part du yoga où par définition, tout n'est que transformation. Il faudra plus d'une heure à Amandine Bajou, Carole Garriga, Deborah Lary, Azusa Takeuchi et Véronique Weil pour traverser le plateau et retrouver la verticalité et la marche. Elles se confrontent à la pression de l'air que la musique renforce. Un grand écran nous montre des couleurs qui deviendront de l'eau et les filles, toutes en gris, deviennent un seul corps échoué comme une plante aquatique qui flotte.

Le corps est poussé à l'extrême dans ses torsions et ses ouvertures. Elles tremblent peu. Tout n'est que concentration maîtrisée, et c'est là que la transformation apparaît. On est alors suspendus à l'idée qu'un coude se déploie ou qu'un dos se courbe. La tension n'est pas agressive ici, elle remplit. Comme à chaque fois, on sort de là *stone* et surtout rempli d'énergie, comme après une séance de méditation.

Alors, évidemment, les pièces de Gourfink demandent une écoute radicale et n'autorisent aucun voyage. Il faut être dans soi pour entrer dans son geste. Si on s'autorise faire corps avec la proposition, alors **Évaporé** n'a rien de volatile.

<http://toutelaculture.com/spectacles/danse/myriam-gourfink-lenteur-vient-desir-de-sentir-sarreter-sentir/>

17 septembre 2018 Par
Amelie Blaustein Niddam

Myriam Gourfink : "La lenteur vient du désir de sentir, s'arrêter pour tout sentir"

Si la danse est synonyme de mouvement, rien n'indique qu'il doit être rapide. Myriam Gourfink pousse au paroxysme l'apport de la lenteur au plateau. Rencontre.

La lenteur, que vous inspire ce mot ?

Être à l'intérieur du temps, sentir l'écoulement du temps sans le compter, vivre un temps qui donne le sentiment d'une éternité.

Etre absorbée par la découverte de l'environnement, de l'autre, de soi, à l'écoute du monde. Faire un point d'arrêt pour s'autoriser à sentir. S'émanciper.

Souvent, pour parler de vos spectacle à des personnes qui ne vous connaissent pas je dis " Pour traverser le plateau, les danseuses de Myriam Gourfink prennent toute la durée du spectacle"; Cela vous semble juste ?

Pour certaines pièces comme *Évaporé* (2018) ou *Une lente mastication* (2012), les dessins de parcours de la partition chorégraphique invitent effectivement les interprètes à une traversée du plateau, invitent les spectateurs à un transport. Ces traversées composées de cycles, amènent, je l'espère, les spectateurs à vivre la boucle d'un temps sans fin.

Pour d'autres projets, comme *Gris* (2016), ou *Amas* (2015), l'espace de la danse peut être restreint. L'espace des parcours est alors une zone de 3 mètres sur 3 pour *Gris*, une zone d'environ 4 mètres sur 4 pour *Amas*. Dans ces deux pièces le brassage (lent) de ces petits espaces est incessant. *Gris* est un dialogue avec le sol, d'un bout à l'autre de la pièce les danseuses restent à terre, voyagent horizontalement sans traverser le plateau, car l'espace ici est davantage celui de l'autre : les danseuses se portent les unes les autres. Le projet *Amas* propose une remontée lente des corps, invite à une élévation. L'espace vertical est l'enjeu de la pièce.

Vous enseignez et pratiquez le yoga, la lenteur dans vos spectacles est-elle une méditation ?

Je l'espère. Une méditation en mouvement. Je m'appuie sur les techniques de méditation du yoga d'origine tibétaine que je pratique pour induire le mouvement. Ces techniques étirent le souffle, ce qui a pour effet de ralentir le geste. En stimulant attention et concentration, ces techniques stabilisent le mental, qui accepte alors d'accompagner les explorations de l'appareil perceptif.

Avez-vous déjà expérimenté la rapidité ?

Oui beaucoup et je continue à l'expérimenter parfois dans des cours de danse. Plus jeune je jouais des claquettes amplifiées dans un groupe de musique expérimentale dans lequel j'étais très engagée, j'étais très rapide avec les frappes de pieds.

Aujourd'hui, dans mon travail artistique, je me positionne sciemment du côté de la lenteur, car cela me permet avant toute chose de proposer un traitement du temps radicalement différent. Être comme à l'intérieur du temps implique un changement de paradigme : ça n'est pas avancer, ça n'est pas aller de l'avant, s'est s'élever, c'est prendre le temps de

savourer chaque morceau de vie, pour ne pas nuire, ne pas alimenter le stress ou la déperdition d'énergie.

Ce que je nomme lenteur vous concernant est plutôt, je crois, une rencontre entre les vrombissements de Kasper Toeplitz et votre travail sur l'air, finalement, est-ce que le rythme de vos pièces est une conséquence de cette recherche ?

La lenteur vient du désir de sentir, s'arrêter pour tout sentir. Ecouter le souffle, percevoir comment il circule dans l'espace du corps, et se laisser guider par l'élasticité de ce mouvement d'expansion et de rétraction, qui est comme un voyage, à chaque inspire, à chaque expire, au bord de la non existence. Le mental se calme et il est possible de percevoir les frémissements des tissus corporels jusque dans la moelle osseuse, d'écouter la fibrillation de l'air dans les oreilles qui monte en intensité.

Ces expériences intérieures ont sans doute préparées la rencontre avec l'univers musical de Kasper Toeplitz. Travailler ensemble, pour tisser vibrations sonores et frémissements corporels, c'est imposé à nous comme une évidence : nous avons créé en l'espace de vingt années plus de trente pièces.

Autre sensation : la lenteur permet un mouvement continu impossible à réaliser si on accélère.

Absolument, à mon sens la lenteur est comme un zoom sur chaque éclat d'instant, elle permet de rendre visible et sensible l'avènement et l'effondrement de chaque instant. La composition est conçue en terme de transition, de passage constant. Il n'y a plus de parties, c'est un seul grand chapitre dans les couches du temps.

Concernant la pratique, qu'est ce que cela implique corporellement de ralentir ?

En expérimentant j'ai senti qu'il fallait développer l'amplitude respiratoire et une puissance de la musculature interne, afin de soutenir les équilibres et les appuis lors de la réalisation d'un geste dans l'espace aérien, de façon à ce qu'il n'y ait pas de rupture. Il faut pour cela stimuler la musculature profonde. J'ai pu remarquer, ces vingt dernières années, que pour aller dans les limbes du temps, il est nécessaire de dissoudre les résistances mentales, nécessaire de capituler, et de cultiver un esprit calme, posé, qui accompagne l'exploration corporelle en savourant chaque moment.

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

Je compose et répète une pièce d'une durée de quatre heures dont le titre est *Glissement d'infini*, qui sera créée au centre Pompidou les 12, 13 et 14 avril 2019. Ce projet est pensé à partir de la figure « de l'animal qui se traîne », le serpent ; voire à partir de son changement d'apparence corporel, sa mue. Dans la cosmogonie hindoue, le serpent Shesha Nâga, appelé encore Ananta (l'infini, le sans fin) accueille Vishnou dans l'intervalle entre la fin d'un grand cycle temporel et la création d'un nouveau. Le nâga est le serpent gardien des richesses, et de l'énergie vitale.

LE MONDE 21/09/2018

Corps au ralenti et gestes suspendus

Plusieurs spectacles de danse, en cette rentrée, témoignent d'une propension à la lenteur et à l'introspection.

LE MONDE | 21.09.2018 à 17h03 • Mis à jour le 21.09.2018 à 17h25 | Par Rosita Boisseau

La manœuvre de la rentrée consiste à... ralentir ! Autrement dit, lever le pied d'un côté, appuyer sur le frein de l'autre. Un changement de vitesse que de plus en plus de chorégraphes enclenchent. Dans le sillage millimétré de Myriam Gourfink, championne du mouvement microscopique depuis 1996, la lenteur et la suspension du geste dilatent des spectacles aux infra-intensités, à l'opposé des trépidations actuelles. (...)

Jérôme Bel a collaboré en 1999 avec Myriam Gourfink pour le solo *Glossolalie*. Dès 1996, Gourfink, tête chercheuse opiniâtre, fouille une veine souterraine dont la trajectoire – parfois quelques mètres à peine en deux heures de spectacle – est inversement proportionnelle à l'ébullition intérieure des interprètes. A la base de sa démarche, une phrase du compositeur Pierre Boulez (1925-2016) conservée depuis son adolescence. « *Il évoquait, en parlant de la musique, le temps strié et le temps lisse, raconte-t-elle. Dans le premier, on compte le temps pour l'occuper ; dans le second, on occupe le temps sans le compter. J'ai trouvé le deuxième à travers la lenteur qui n'est pas métronomique et permet un flux du temps, sans rupture. On n'avance pas, on s'élève.* » Myriam Gourfink répète *Glissement d'infini*, qui sera créé en avril 2019 au Centre Pompidou.